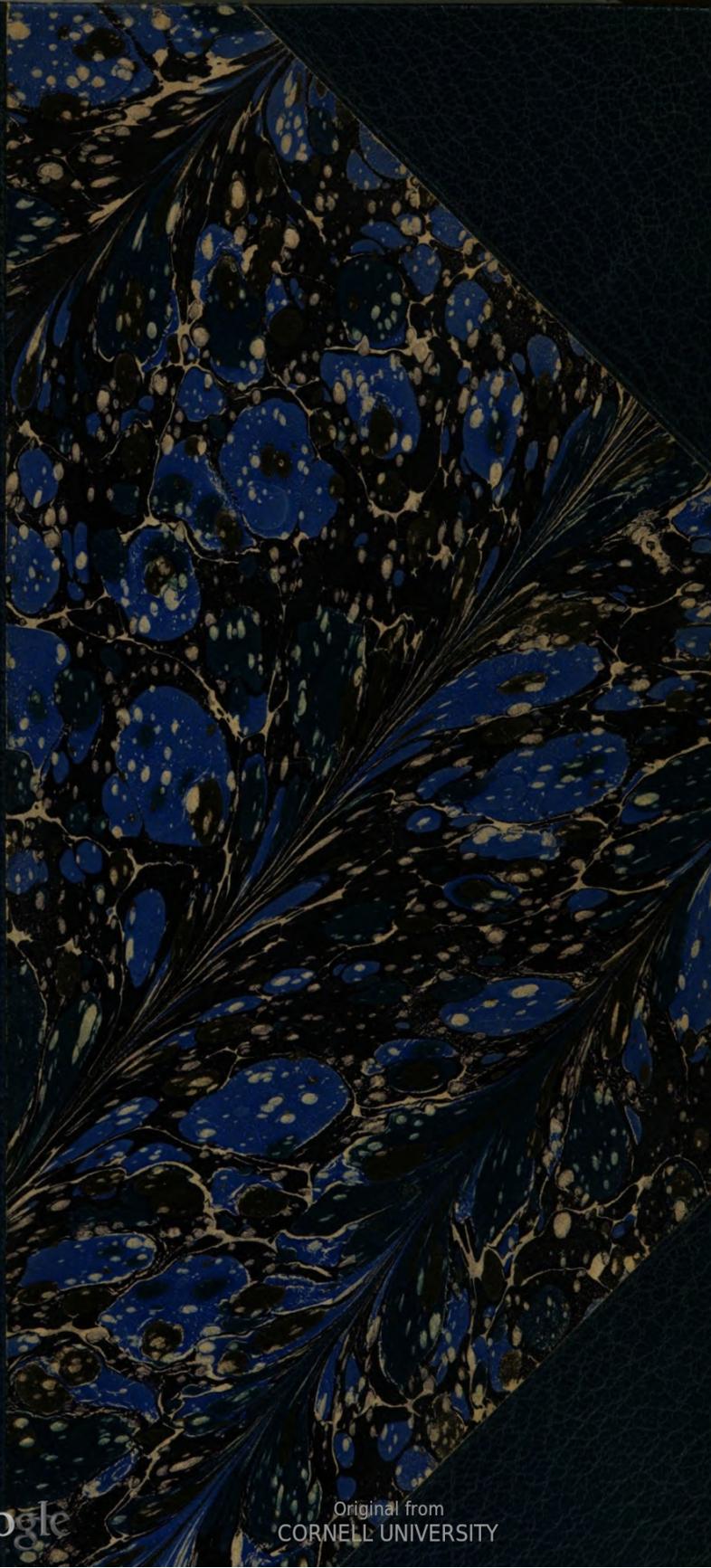
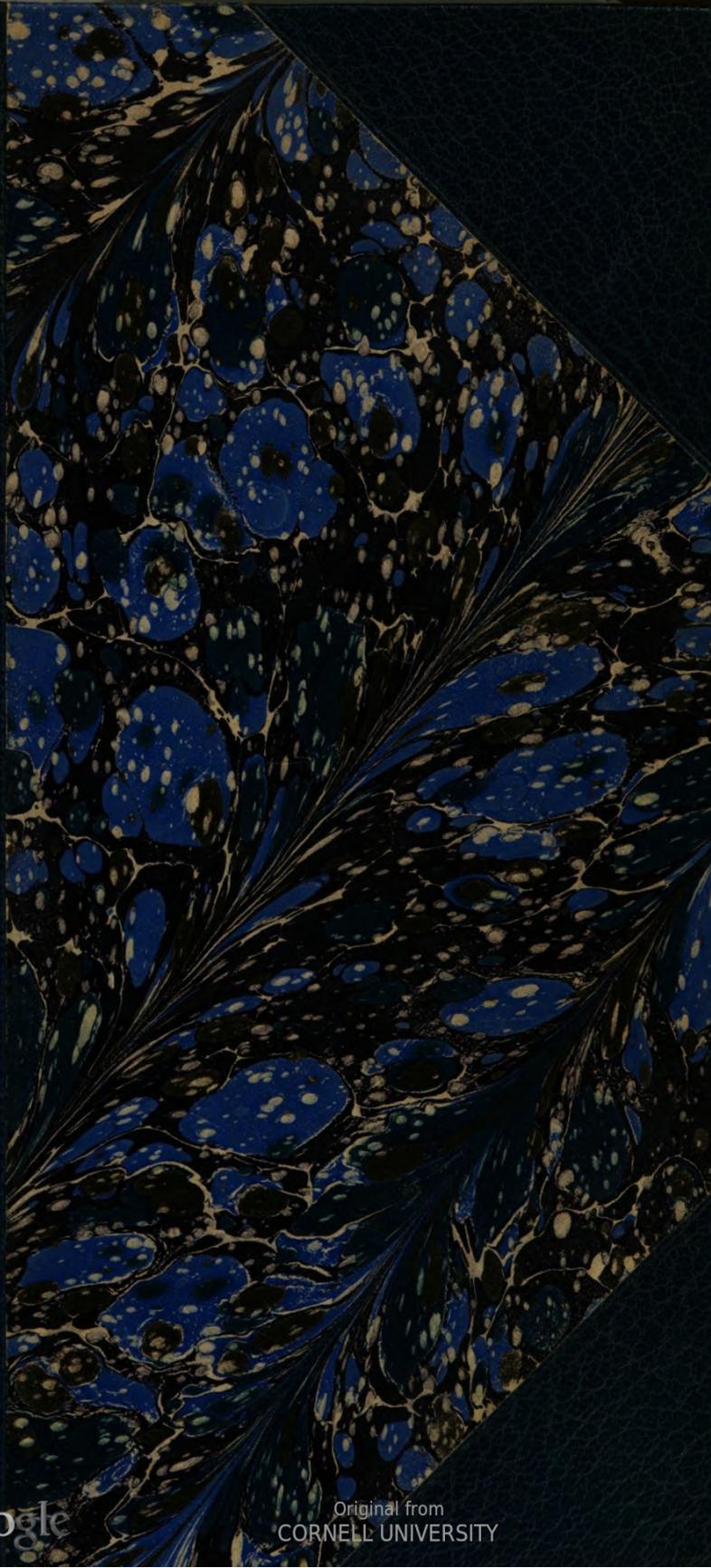


PQ
3939
M55
H22



PQ
3939
M55
H22



CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY



THE
MONAGHAN COLLECTION

The Gift of
FRANK MONAGHAN
Cornell 1927

Cornell University Library
PQ 3939.M55H22

Excursions en Louisiane.



3 1924 027 412 885

oia

2
3939
1155
1122

EXCURSIONS EN LOUISIANE

PAR

M. le Vicomte PAUL D'ABZAC,

Consul de France à la Nouvelle-Orléans.

LES SAINT-YBARS, PAR M. ALFRED MERCIER. — LES CRÉOLES.

NOUVELLE-ORLÉANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMÉRICAINNE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIÉTAIRE.

1882.

2167577

I.

LES SAINT-YBARS.

Les créoles de la Louisiane sont des français modifiés, au physique et au moral, par le climat, par le contact des anglo-saxons et surtout par l'institution de l'esclavage. Il est intéressant de savoir ce que sont devenus, sous cette triple action, les hommes de notre race, jusqu'à quel point les faits et les choses ont pesé sur eux, comment ils ont réagi sur le milieu où ils vivaient et l'ont modifié à leur tour.

Tel que nous le rencontrons maintenant, le créole se présente à nous très-différent du français né dans la mère-patrie. Les traits marquants de sa physionomie physique sont, pour les hommes, la tendance vers un type plus délicat que le type d'origine, un aspect impassible, le goût des couleurs sombres ; au moral, la prédominance des idées aristocratiques, l'esprit de famille et de camaraderie très développé, une sorte de lassitude et de dégoût des responsabilités sous un ordre de choses qui n'est plus celui dont ils sortent. Les femmes, brunes, petites, de contours rebondis et gracieux, les extrémités délicates, rappellent les modèles des portraits de Mignard. Leur teint mat, éclairé par des yeux noirs, est très séduisant aux lumières ou dans le demi-jour. C'est à elles que revient tout l'honneur du dicton favori de la Louisiane : "qui a bu de l'eau du Mississippi reviendra en boire." Les louisianaises sont des épouses dévouées et des mères tendres. On ne les entend point

discuter les thèses modernes sur les droits de la femme. Fidèles à l'antique conception monarchique et catholique, l'épouse créole se fonde, corps et âme, dans la personnalité de l'homme, qui n'est jamais discutée par elle. Aussi, dans ce pays que le régime autoritaire a frappé d'un stigmate indélébile, où l'homme, soumis à une tension excessive par la difficulté de l'existence, rentre à son foyer avec une soif d'affection et de repos, voit-on les femmes créoles l'emporter souvent sur les américaines, chez qui le sentiment de l'indépendance personnelle est bien plus développé. Les mariages entre américains et créoles louisianaises sont fréquents et heureux ; les mariages de créoles à américaines sont assez rares.

L'œuvre de M. Mercier, à qui les américains ont rendu justice, a été mal accueillie par ses compatriotes. Pourtant les *Saint-Ybars* sont un livre bien observé et bien fait, écrit avec une bonne foi entière, sans dogmatisme fatiguant ni théories de parti-pris. Le lecteur tire ses conclusions comme il l'entend. Mais ce sont justement ces conclusions que les lecteurs créoles n'admettent pas ou ne veulent pas entendre. L'Amérique, terre de combats et de conquête violente, n'est pas encore mûre pour la critique abstraite. Ici, la vie de chaque homme est un drame où l'énergie prime tout le reste. Rarement l'américain, même dans des milieux moins troublés que la Louisiane, sépare les principes généraux de ses intérêts ou de ses sentiments individuels. Le penseur qui vient dire à ses concitoyens : " Là, fut la faute. Voilà le sommet lumineux où nous porte la marche irrésistible du siècle," celui-là se heurte à tant de ruines, à tant de deuils, à tant de douleurs ! La génération qui grandit lira les pages où M. Mercier a fait revivre un passé si lointain et si proche à la fois. Elle y puisera un enseignement salutaire.

Dans les pays nouveaux, la production littéraire et artistique est si peu active que la presse s'y fait scrupule de la décourager par des critiques. Les auteurs qui ont des

amis ou qui sont d'accord avec les opinions ou les préjugés régnants, y sont loués sans mesure. Quant aux œuvres qui déplaisent, les journaux gardent le silence. L'irritabilité des auteurs est connue. Il est malaisé de dire un avis franc à des hommes qu'on rencontre tous les jours. Ce n'est que plus tard, alors qu'une richesse assise, de vastes agglomérations urbaines et des classifications sociales fortement établies permettent une production esthétique constante et l'application du principe de la division du travail, qu'apparaissent les théories de sang froid et la critique indépendante, désintéressée des faits courants et des questions de personnes. La Louisiane est bien loin de là encore. Aussi la plupart des écrits publiés en français à la Nouvelle-Orléans, quelque puisse être leur mérite, ont-ils des défauts qui tiennent, les uns aux influences locales, les autres à la personnalité des auteurs, qui ne sont contrariées et réfrénées par rien. Avant d'aborder l'analyse des Saint-Ybars, nous devons nous débarrasser d'un certain nombre d'observations préliminaires. Ayant montré que nous ne sommes pas aveugles sur les défauts de nos amis, nous serons plus à notre aise pour faire ressortir les fortes qualités de pensée et d'expression du livre de M. Mercier.

Le lecteur français rencontre dans les Saint-Ybars des provincialismes, souvent gracieux, mais qui choquent, lorsqu'ils ne sont pas amenés en situation. L'expression, toujours correcte, manque parfois de simplicité : c'est la réaction inévitable d'un esprit élevé contre la vulgarité nécessaire des conversations et des rédactions courantes, en un milieu essentiellement utilitaire et commercial. L'auteur, qui est médecin, décrit avec un excès d'exactitude. Quand les Saint-Ybars seront passés à l'état de document humain, selon l'expression mise à la mode par M. Zola, cette tâche légère deviendra une qualité pour ceux qui voudront reconstituer notre Louisiane française, sur laquelle on a si peu écrit. Comme il ne faut jamais parler sans preuves, j'indiquerai, à l'appui de mes dires, le titre même de l'ouvrage : " L'habitation Saint-Ybars ou maîtres et esclaves en Louisiane. Récit social." Un

romancier parisien, ayant en France la notoriété de M. Mercier en Louisiane, eût mis simplement en tête du volume " Les Saint-Ybars." Enfin, presque tous les personnages sont désignés par des surnoms. Il y a là l'exagération d'une habitude très américaine. On sait que les habitants des pays neufs, les enfants, le peuple aiment à donner des sobriquets. Dans un état de société plus avancé, le langage prend un caractère abstrait, la personnalité humaine est plus respectée : les hommes se désignent entre eux par leurs noms de famille et s'évitent l'ennui d'une allusion perpétuelle à un détail de leur personnalité.

Un jeune français, Pélasse, chassé de son pays à la suite des événements de juin 1848, vient chercher fortune en Amérique. En débarquant à la Nouvelle-Orléans, le hasard l'amène chez un marchand d'esclaves. L'auteur aborde de suite, avec une netteté courageuse chez un homme né en Louisiane, le problème qui domine tout le passé et tout l'avenir du Sud. Que l'esclavage soit l'influence maîtresse qui a imprimé aux habitants des anciens états sécessionnistes une idiosyncrasie très spéciale et très marquée, n'est pas un fait douteux. A travers des espaces immenses, malgré les différences de races, de religions, de gouvernements, les habitants de tous les pays à esclaves ont des caractéristiques communes, facilement reconnaissables. L'habitude du commandement absolu, l'obligation d'une réserve qui impose le respect, la nécessité de s'entendre en commun pour résister à la conspiration inconsciente et fatale de la race asservie et aux appels de révolte venus du dehors, la générosité qui naît du sentiment aristocratique, le contact journalier d'une race inférieure, tels sont les éléments de modification physique et morale qui se retrouvent chez les possesseurs ou anciens possesseurs d'esclaves, en Louisiane comme en Virginie ou au Kentucky, à l'île Bourbon et à Maurice comme à Cuba et au Brésil.

Pélasse est chargé de l'éducation du plus jeune fils de Saint-Ybars, Démon. Le séjour du professeur à l'habitation

fournit à M. Mercier l'occasion de nous décrire, avec leurs lumières et leurs ombres, les mœurs créoles. Le paysage de la Louisiane, si séduisant dans son apparente monotonie, est traité par lui avec un grand charme d'expression. A toutes les pages du livre, la nature se mêle directement à l'action. C'est la dépression atmosphérique, avant-courrière d'un de ces épouvantables orages si fréquents dans les pays tropicaux, qui amène la principale scène du livre, celle où Saint-Ybars, en frappant son fils, lui fait à l'âme une blessure qui pèsera sur le reste de sa vie et amènera la catastrophe finale. L'auteur, en faisant entrer la nature au premier plan de son drame, exprime un fait vrai, ignoré des Européens et des habitants des pays tempérés ou froids: sous un ciel de feu, dans l'embrasement d'un orage toujours prêt à éclater, au sein d'une nature débordante de sève, qui vient troubler les êtres vivants à toutes les minutes du jour et de la nuit, l'homme ne peut conserver un équilibre stable. Il cède aux forces qui l'oppressent ou réagit violemment.

Saint-Ybars et son père Vieumaite (vieux maître) représentent les deux aspects du créole d'avant la guerre. Vieumaite pressent la chute de l'esclavage, la ruine prochaine du pays. Malgré l'autorité de l'âge et d'une science supérieure, il se reconnaît impuissant à donner aux siens une direction. Saint-Ybars, l'homme de la génération qui fit la guerre, est un caractère chevaleresque, amené au paroxysme de l'exaspération par les menaces de ruine qui flottent dans l'air et vont bientôt se préciser avec une netteté redoutable. Il est possible que la thèse indiquée plutôt qu'affirmée par l'auteur soit vraie; il se peut que les Louisianais, que les hommes du Sud, restés maîtres de leurs actes, eussent fini par éteindre l'esclavage. La perspective de la ruine et de l'abaissement imposés les irritèrent jusqu'à la violence la plus extrême. Tout corps organisé a en soi une force qui résiste d'abord et quand même à la destruction. L'exemple des Espagnols et des Portugais du Brésil prouve qu'il est possible d'abolir graduellement l'esclavage, sans plonger un pays dans l'état révolutionnaire.

Il y a là une leçon pour les nations, les Etats-Unis, la France, l'Angleterre elle-même, orgueilleuses d'une condition politique supérieure, qui n'ont su que trancher par la violence là où d'autres ont réussi à organiser une solution.

La guerre éclate. Saint-Ybars meurt dans les prisons fédérales. La famille est ruinée et dispersée. Pélasge recueille, sur une petite ferme, achetée de ses économies de professeur, Mme Saint-Ybars, sa fille Chant-d'Oisel et quelques serviteurs demeurés fidèles. Chant-d'Oisel et lui s'aiment depuis longtemps. Brisée par une contention d'esprit et de cœur et par un travail manuel auxquels son éducation ne l'avait pas préparée, Mlle Saint-Ybars devient phthisique. Avant de mourir, elle épouse Pélasge. Nous encadrerons dans notre analyse le récit du mariage de Chant-d'Oisel à son lit de mort. Par le mélange du patois nègre avec la sévérité littéraire du français, l'écrivain obtient des oppositions d'effets d'une vérité attendrissante. Nous ne ferons qu'une réserve : le prêtre n'est pas présent au lit de mort de la jeune femme. La louisianaise est religieuse et catholique. Dans une peinture des mœurs créoles, oublier la religion est un manque d'exactitude.

“ Elle fit ouvrir toute grande la fenêtre qui était près de son lit. On était alors au mois de mars ; les orangers en fleur embaumaient l'air. Les oiseaux chantaient, les libellules se baignaient dans les premiers rayons du soleil. Chant-d'Oisel promena languissamment ses yeux sur la campagne ruisselante de lumière et le ciel tacheté de petites nuées roses. Elle sourit, et insensiblement s'absorba dans une longue rêverie. Elle revint à elle en soupirant, et dit à Mamrie :

“ Mamrie, vou connin, cé pou jordi.

“ Ça to di ? demanda Mamrie.

“ Mo di vou, reprit Chant-d'Oisel, cé jordi mapé mourir.

“ Pé don ! pa parlé comme ça, interrompit la bonne négresse en faisant un effort pour cacher son émotion.

“ Si fé, recommença Chant-d'Oisel ; fo bien mo parlé, mo gagnin tou plin kichoge pou di vou. Dabor, mo pa oulé ain ote que vou touché mo pove piti cor, vou tendé ? Asteur, pranne moin é metté moin su sofa-là.”

Mamrie la prit dans ses bras et la posa sur le sofa, en se disant mentalement :

“ Chère fie, to pa pésé lour, non ! ”

Et tout haut :

“ Di moïn ça to oulé mo fé ; ma fé tou to volonté. ”

“ Couté moïn bien, répondit Chant-d’Oisel : metté dra prope dan mo litte. Apré, couri cherché dolo tchiède dan ain gran bakié. Va vidé ladan ain flaçon plin dolo cologne, épi va lavé vou piti Chant-d’Oisel, comme vou té fé dan tan lé zote foi, can Démon avé moïn nou té tou lé dé tou piti. Apré ça, ma di vou ça vou gagnin pou fé. ”

“ Oui chère fie, dit Mamrie, ma contanté toi. ”

Et elle sortit. En moins de dix minutes, elle rentrait portant, sur la tête, un grand baquet en cèdre rouge cerclé de cuivre jaune. Elle le posa près du sofa, ferma les portes, et revint avec une grosse éponge fine et un flaçon d’eau de Cologne. En lavant Chant-d’Oisel, elle se disait intérieurement :

“ Comme li changé ! comme li maigre ! Mo senti mo tchor tou séré ; mé fo pa mo pleuré, ça sré fé li tro la peine. ”

Quand elle eut fini de laver et d’essuyer Chant-d’Oisel, elle lui passa une chemise de batiste, dernier reste de l’ancienne splendeur, et la replaça dans son lit. La malade se coucha sur le côté droit, en disant :

“ Mo lasse, ma reposé ain brin. ”

Au bout de quelques minutes, Mamrie l’aida à s’asseoir en l’appuyant à des oreillers.

“ Merci, Mamrie, dit Chant-d’Oisel ; asteur couri di moman li vini, nou pa gagnin tro tan, mo bien géné pou respiré ; mo faible, faible. ”

Mamrie alla chercher Mme Saint-Ybars.

“ Maman, dit Chant-d’Oisel, le moment prévu est arrivé ; c’est ce matin que votre fille se marie et vous quitte. Vous m’avez promis, vous savez, chère maman... Vous allez, avec Mamrie, faire ma toilette de mariée qui sera aussi ma toilette de morte. Mes effets sont là, dans l’armoire ; ils m’attendent depuis trois semaines. ”

“ Ma fille, dit Mme Saint-Ybars, tu veux donc absolument..... ”

“ Oui, maman, j’y tiens, comme je tiens à être aimée de vous jusqu’au bout. Ayez du courage encore cette fois ; vous en avez tant montré depuis tous nos malheurs ! Faites ce que je désire, chère maman ; aidez-moi à m’en aller, le cœur satisfait. Pélasge est averti ; je lui ai fait dire par Mamrie d’aller chercher le juge. ”

Mme Saint-Ybars et Mamrie revêtirent Chant-d’Oisel de ses habits de noce. Elle voulut qu’on lui mit même ses souliers de satin blanc et ses gants.

“ Mes cheveux, dit-elle, sont ce qui me reste de plus beau ; ”

laissez-les tomber sur mes épaules et mon cou, ils cacheront ma maigreur.”

.....
Le juge, après avoir lu l'acte de mariage, prononça une allocution toute paternelle. Sa voix était émue; il pensait à sa propre fille morte seulement depuis un mois, à l'âge de Chant-d'Oisel.

.....
Un dernier reste de chaleur colora les joues de la moribonde; ses yeux brillèrent; un suave sourire flotta sur ses lèvres: on eut dit un retour de son ancienne beauté. Elle répéta plusieurs fois, dans un murmure doux et caressant, en regardant Pélasge:

“Ma chère petite femme! oui, votre chère petite femme qui vous aime de toute son âme.”

Elle fit signe à Blanchette de venir, et lui dit:

“Blanchette, tu aimes bien Nénaine, fais-lui plaisir jusqu'à la fin; mets-toi au piano, joue l'*Adieu* de Schubert, tout doucement. Mais auparavant, je veux serrer la main à Lagniape; où est-elle?”

Mamrie regardant du côté de Lagniape, lui dit:

“Vini, lapé pélé vou.”

Lagniape rampa jusqu'au bord du lit. Chant-d'Oisel tendit vers elle sa main droite qui tremblait de faiblesse.

“Lagniape, dit-elle, j'ai toujours été bonne pour vous, n'est-ce pas? je ne vous ai jamais fait de peine, je crois.

“Non, non, jamais! s'écria la vieille en couvrant de baisers la main de Chant-d'Oisel.

Blanchette, étouffant ses sanglots, s'assit et joua l'*Adieu* de Schubert. On écouta dans un silence religieux.

.....
Le passage de la vie à la mort se fit si doucement qu'il fut imperceptible. Mamrie ne la voyant plus respirer et n'entendant plus battre son cœur, lui dit:

“Adieu, mo piti fie! cé chagrin é tro travail ki tué toi.”

Le fils de Saint-Ybars, Démon, a été élevé à Paris. Il revient en Louisiane après la guerre et retrouve son pays ruiné, sa mère à demi-folle. Tous ses parents sont dispersés ou morts. Encouragé par Pélasge, Démon se met à la tâche afin de se reconstituer une existence indépendante. Auprès de lui vit une jeune fille, Blanchette, enfant trouvée, qui a été recueillie et élevée par les Saint-Ybars. Il s'éprend pour elle d'un amour profond. Un concours de circonstances trop longues à raconter ici, mais très logiquement liées dans le livre, amènent à découvrir que Blanchette est la fille d'une esclave. Démon est insulté au bras de sa fiancée. Il se bat et tue son adversaire.

L'épisode du duel au fusil de chasse entre Démon et des Assins est très local, au meilleur sens du mot. Blanchette est enveloppée par les parentes des Saint-Ybars, qui font appel à son cœur : elles lui montrent l'isolement où se placerait Démon par son mariage avec elle. Blanchette refuse de s'unir à lui. Démon, succombant sous le poids d'une situation sans issue, se suicide. L'auteur ne pouvait éviter ce dénouement. De longtemps encore, quelles que soient les séductions et les qualités d'une femme ayant dans les veines une particule infinitésimale de sang africain, fût-elle plus blanche que les plus blanches et plus belle que les plus belles, il ne se rencontrera pas, dans les rangs élevés de la société louisianaise, un homme assez hardi pour se marier avec elle.

Et, du reste, ce n'est pas ainsi que s'accomplit le progrès. Les théories nouvelles naissent dans les rangs élevés de la société, là où existent l'indépendance matérielle, la supériorité d'instruction et l'activité d'esprit. De là, elles se répandent dans le peuple qui les élabore à nouveau et les met en œuvre. Quand le mouvement engendré par elles éclate, il arrive souvent que les classes dominantes, effrayées de résultats qu'elles n'avaient point prévus, leur opposent une politique de résistance. La réalisation pratique du progrès s'accomplit, en général, par le peuple et par les déclassés ; ces derniers ouvrent la brèche par où la masse se précipitera ensuite.

La race noire, malgré les prédictions contraires, a résisté aux causes de destruction qui provenaient de la modification radicale et brusque de l'ancien organisme social. Elle a aujourd'hui l'enivrement de son indépendance récente. Tout ce qu'il y a d'intelligent et d'énergique parmi les hommes de couleur s'est jeté sur la politique. Après cette phase nécessaire, viendra le jour où ils aborderont le commerce, l'industrie, l'exploitation de la terre. Leurs aptitudes physiques leur assurent des avantages manifestes. Lorsqu'un grand nombre d'hommes de couleur auront réalisé des fortunes ou obtenu des emplois lucratifs dans la communauté industrielle, bien des barrières s'abaisseront sans doute. Il ne nous est pas possible de savoir si elles tomberont définitivement un jour. Le point

essentiel est d'arriver à un "modus vivendi." L'histoire de l'esclavage dans l'antiquité ne suffit pas à éclaircir ces questions, si importantes pour le Sud. Chez les anciens, esclaves et maîtres étaient du même sang. L'esclavage n'avait rien de déshonorant en soi ; il était la conséquence d'un fait de guerre, auquel chacun se soumettait d'avance en marchant à l'ennemi. La plus haute culture intellectuelle était permise aux esclaves. Il arriva un moment où l'empire romain fût gouverné, de fait, par les affranchis.

Le dernier des Saint-Ybars a été porté au tombeau avec sa fiancée, qui l'a suivi dans la mort. Pélasge, seul survivant de tous ceux dont il avait partagé les fortunes, bonnes et mauvaises, s'enfonce dans une tristesse dont le résultat logique doit être le suicide. Une dame russe, Nogolka, qui a été institutrice dans la famille Saint-Ybars, revient l'arracher au passé. Elle lui montre la place qui l'attend en Europe dans les combats de la liberté. Il se rend à son appel et abandonne la Louisiane pour toujours. L'ouvrage finit sur ces paroles, que Nogolka adresse à son ami :

" Nous voici séparés du passé ; le passé est un mort ; qu'il " dorme en paix ! il a eu ses joies et ses peines. L'avenir nous " appelle ; il a pour nous d'autres joies et d'autres peines ; il est la " vie ; allons à lui."

Faut-il accepter la conclusion qui ressort, au premier coup d'œil, de la fin de l'ouvrage ? La Louisiane française est-elle condamnée ? Telle n'est pas selon nous, la pensée de l'auteur. Le romancier américain, M. Cable, dont la thèse est l'annihilation définitive de l'élément latin dans le Sud, ne manque jamais de mettre en présence un anglo-saxon vertueux ou qui le redevient toujours et un latin mauvais ou faible, qui est infailliblement morigéné ou humilié à un moment quelconque du récit. M. Cable, qui est un écrivain d'un remarquable talent, est un adversaire ; il est dans son droit quand il attaque les créoles, comme nous sommes dans le nôtre en étudiant leurs probabilités vitales avec le désir de les trouver favorables. Chacun combat pour son pavillon. L'enseigne-

ment qui ressort des Saint-Ybars porte au delà de notre horizon louisianais. L'auteur a écrit une des scènes du drame qui se joue à l'heure actuelle dans tous les pays civilisés : la guerre violente, acharnée, haineuse entre les classes anciennement en possession de la puissance et le peuple, qui aspire à se faire part égale au soleil ; les résistances aveugles qui encombrent de périls la route que suivront nos descendants.

Démon symbolise les hommes de dévouement, sur lesquels tout le monde frappe et sans lesquels rien ne tiendrait debout. Dans les nombreux personnages épisodiques qui donnent au roman une extrême richesse de vie, nous trouvons toutes les faces du caractère du peuple, avec sa générosité native, ses aspirations mal définies, son imprévoyance, ses affections et ses haines impétueuses.

II.

LES CRÉOLES.

A la question que nous avons posée plus haut : la Louisiane française conservera-t-elle son individualité ? nous répondrons sans hésiter : oui. En ce moment, il est vrai, la race créole subit un temps d'arrêt. L'émigration française et latine, quoique non interrompue, est peu active. Mais vienne, comme tout l'annonce, un retour de l'ancienne prospérité, assise cette fois sur le travail libre et la concurrence égale pour tous, cette terre féconde attirera encore à elle de grandes masses d'hommes. Jusqu'à présent, les émigrants français, espagnols, italiens ont presque toujours reçu, sans les discuter ou du moins sans essayer de leur résister, les opinions et les préjugés régnants dans le pays ; ils apportent à la Louisiane leur vigueur physique et leur travail, sans pouvoir contribuer à son renouvellement moral. La prospérité nous amènera des hommes habitués à penser, comme il en est venu autrefois, des professeurs, des journalistes, des savants, des gens capables enfin de s'associer à une action en avant. Alors l'atmosphère redeviendra vitale pour les louisianais qui ont été élevés en France ; ils semblent aujourd'hui condamnés à l'impuissance. Nous les voyons végéter dans des situations indignes d'eux.

Les hommes peuvent vivre côte-à-côte et coopérer à une œuvre commune, sans parler le même langage. L'Amérique est une terre de liberté, où il y a place pour tous et pour chacun, sans distinction d'origine ou de nationalité. On doit considérer l'attachement des émigrants latins à la mère-patrie

comme une garantie, au point de vue d'un bon gouvernement.

Des masses électorales énormes, admises sans préparation à tous les droits d'un état libre, sont le grand danger qui menace l'Union américaine et la pousse sur la pente où les démocraties deviennent des démagogies. Nos français, et les latins en général, ne se mêlent pas à la politique. Leurs enfants, nés américains, gardent à leur pays d'origine un souvenir d'affection. L'hypothèse d'une recrudescence de l'émigration française, espagnole et italienne est désirable, car la politique moderne consiste à unir les peuples entre eux et non plus à les diviser. Si les blancs et les gens de couleur doivent finir par se fondre ensemble dans les anciens états à esclaves, les espagnols et les hispano-américains, et les autres émigrants latins à leur suite, seront les initiateurs de cette transformation. De toute les nations, les espagnols et avec eux les portugais, sont celles qui ont montré le plus d'aptitude pour l'assimilation et le relèvement des races inférieures.

Dans l'ordre esthétique, le théâtre et la musique, arts essentiellement démocratiques, très-puissants sur les sociétés nouvelles, parcequ'ils agissent sur l'homme sans lui demander aucun effort d'attention, sont les principaux moyens d'action des créoles sur les anglo-saxons du Sud, déjà bien différents des hommes du Nord. En dehors de la France et de la Belgique, la Nouvelle-Orléans est le seul endroit du monde qui possède, à l'état à peu près régulier, une compagnie de grand opéra français, c'est-à-dire un ensemble de moyens scéniques faisant appel à toutes les fibres du spectateur : chant, mimique, danse, large orchestration, figurations nombreuses et compliquées, et, avec tout cela, une salle qui est à la fois un salon, un club et un spectacle.

Depuis quelques années, les fêtes du carnaval louisianais attirent à la Nouvelle-Orléans des visiteurs de toutes les parties de l'Union. Tandis que les amusements collectifs, à dates fixes et longuement espacées, disparaissent de chez les peuples où la vie est devenue douce et heureuse, nous les

voyons renaître, comme un témoignage de sociabilité, chez les nations qu'avait absorbées jusqu'alors la lutte pour l'existence. Le carnaval de la Nouvelle-Orléans procède évidemment des figurations de l'opéra français. Plusieurs villes du Sud l'ont imité. Il a un caractère de magnificence et de solennité grave qui éveille le souvenir des fêtes religieuses des républiques grecques. Le luxe collectif entre dans le programme des écrivains socialistes français, qui ont porté dans leurs conceptions les goûts de notre race.

Des influences d'une nature plus sévère agissent, avec non moins d'efficacité, sur l'esprit des Américains de la Louisiane et, de là, gagneront forcément sur le reste des Etats-Unis. La France a légué à son ancienne colonie son droit civil, issu du droit romain. A mesure que la fédération des Etats fera place à la nation américaine, l'esprit du code civil pénétrera dans le mouvement des transactions, le règlement des héritages et l'institution de la famille. Après la conquête, l'organisation. Déjà l'idée, essentiellement française, du partage égal des biens entre les enfants tend à s'emparer de l'esprit public, par préférence au système de la libre disposition de l'héritage par le chef de la famille. Un état social plus compliqué, où les intérêts veulent des garanties, demande une législation plus savante et surtout plus stable. Le grand nombre d'Allemands qui émigrent aux Etats-Unis est un élément de force pour les progrès du droit civil. C'est des universités allemandes que vient la renaissance de l'étude du droit romain en Europe. Rappelons ici un fait qui prouve la force de résistance et d'expansion du génie français : le rénovateur des études de droit romain en Allemagne est un homme de notre sang, M. de Savigny, descendant d'une famille protestante, exilée lors de la révocation de l'édit de Nantes. La tendance naturelle des légistes les porte vers le droit romain, qui les grandit, en faisant d'eux les arbitres d'un dogme juridique indépendant des caprices de l'opinion. Or, les légistes jouent un rôle considérable dans l'Union américaine. Ils sont une sorte d'aristocratie intellec-

tuelle qui marche en tête du pays. La pensée populaire a besoin d'être recueillie et interprétée par eux, avant d'avoir son expression dans les actes de la puissance législative et exécutive et de revenir sous une forme pratique dans les agissements de chaque citoyen. Quand la nation américaine aura adopté notre droit civil avec sa logique sévère, le cerveau du peuple est destiné à subir une évolution lente, mais irrésistible, qui le mettra enfin en sympathie avec les nations latines. Disons, pour être exacts, que le monde latin aura tout avantage à se rapprocher des anglo-saxons en prenant, à leur exemple, foi en la liberté.

L'église catholique est la plus haute des forces qui combattent pour la race créole. M. de Tocqueville et tous les voyageurs ont constaté combien l'idée religieuse est puissante aux Etats-Unis. Les pays anciennement habités, où les mœurs sont adoucies et la police arrivée à un point de perfection, peuvent vivre sur des systèmes philosophiques, qui se chassent l'un l'autre. Peut-être la négation anti-religieuse, le scepticisme, sont-ils une phase nécessaire aux progrès de l'humanité; mais, dans les sociétés nouvelles, l'action est plus nécessaire que la discussion. A un peuple qui a charge de coloniser un continent plus grand que l'Europe et qui se recrute sans cesse d'éléments cosmopolites empruntés aux couches les plus humbles des populations, il faut des systèmes religieux nettement définis, avec un idéal fixe et une discipline ferme, servie par un personnel vigoureux. Le clergé catholique donne tous les jours au monde des témoignages de sa vitalité et de son aptitude à supporter les régimes politiques les plus divers. Il n'y a pas de raison pour qu'il ne finisse pas par vivre en bonne intelligence avec la république en Europe, puisqu'il le fait aux Etats-Unis.

Pendant que les philosophes battaient l'église romaine en brèche par tous les côtés à la fois, elle s'est emparé de l'âme de la femme, à qui la civilisation industrielle moderne est si dure. Le culte de la Vierge-Mère est une revanche de la femme. Les arguments les plus sévères viennent se briser

contre la résistance féminine, appuyée sur le sentiment, insensible à la logique froide des rationalistes. Dans tous les cas, quel que soit le résultat définitif du duel entre la foi et l'esprit d'examen, si tant est qu'il doive jamais avoir une issue, quels que soient les théories philosophiques et le régime politique qui prévaudront dans l'ancien monde, ici, en Louisiane, le prêtre est un allié et un ami. Les créoles, quoique religieux, n'ont pas la vocation ecclésiastique; les missionnaires qui leur donnent l'enseignement moral viennent de la mère-patrie. Si la langue française est encore parlée en Louisiane, on le doit, pour une très-grande partie, à nos prêtres. Ils ont maintenu, ils continuent à défendre l'individualité créole contre l'envahissement anglo-saxon, comme le clergé français de Montréal et de Québec a sauvé la nationalité canadienne. Le ministre qui, après cent vingt ans de séparation a renoué les relations du Canada avec la France, M. Chapleau, est un catholique.

Les sentiments des créoles vis-à-vis des Etats-Unis et de la France sont d'une nature assez complexe. Colonisés et gouvernés selon la doctrine autoritaire, cédés, repris, vendus par la mère-patrie, l'affection très-réelle des louisianais pour la France n'est pas exempte d'un sentiment d'amertume, qui se manifeste dans leurs relations avec les français et jette une ombre entre eux. Quant aux Etats-Unis, les créoles leur sont ralliés. En définitive, les louisianais ont été entraînés par les américains des autres états à esclaves dans une guerre dont ils sont sortis ruinés à fond. Pendant que les anciens états confédérés, protégés par la communauté d'origine, trouvaient un appui matériel et moral dans les sympathies du Nord et jusque dans ses défiances, qui empêchaient un retour au passé, les créoles, sans liens de communication sympathique avec le reste de la nation, demeuraient abandonnés à toutes les conséquences de la défaite.

Les grands mouvements d'opinion et les théories nouvelles qui ont eu cours dans le monde, la politique d'expansion continentale de l'ancien régime, la révolution française, la

sécession, la reconstruction, tout s'est traduit, pour les créoles, par des désastres. Aussi ont-ils un éloignement instinctif des nouveautés. Toujours la destinée de la Louisiane a dépendu de puissances lointaines, qu'elle ne pouvait contrôler. Depuis le dernier écroulement, les créoles se sont repliés sur eux-mêmes et ont opposé à la force des choses, qui les dominait, une résistance silencieuse. Quand leurs adversaires ou leurs critiques leur demanderont ce qu'ils ont fait depuis la fin de la guerre de sécession, ils pourront redire, en se l'appliquant, le mot profond de Syeyès au lendemain de la terreur : " Nous avons vécu."

Le fait d'avoir résisté à l'absorption américaine atteste l'énergie latente de la race créole et ses chances d'avenir. Jetés aux deux extrémités de l'immense continent nord-américain, la Louisiane et le Canada restent les sentinelles avancées de la civilisation latine.

DU MÊME :

ENQUÊTE SUR LA NAVIGATION, L'IMMIGRATION ET LE COMMERCE FRANÇAIS A LA NOUVELLE-ORLÉANS EN 1876, effectuée par M. le Vicomte Paul d'Abzac, consul de France, avec le concours des principaux négociants français de la Nouvelle-Orléans.— Publié avec l'autorisation de S. Exc. M. le Duc Decazes, Ministre des Affaires Etrangères. — Paris, Guillaumin et Cie., 1877.

LA QUESTION SOCIALE — UN PROJET DE RÉFORME, avec cette épigraphe: “La femme doit prendre double part dans la succession de ses ascendants ”— Paris, Guillaumin et Cie., éditeurs du Journal des Economistes, 1881.

EN PRÉPARATION :

EXCURSIONS EN LOUISIANE. — Les Français. — Les Américains.

ETUDES STATISTIQUES sur l'organisation du Personnel et le Budget du Département des Affaires Etrangères.

